Document generated on 04/18/2024 9:39 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Le glissement, l'interruption

Michel Lisse, *L'expérience de la lecture 2. Le glissement*, Galilée, « La philosophie en effet », 191 p.

Geoffrey Bennington, *Interrupting Derrida*, Routledge, « Warwick Studies in European Philosophy », 235 p.

Number 180, September–October 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/17765ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(2001). Le glissement, l'interruption / Michel Lisse, *L'expérience de la lecture 2. Le glissement*, Galilée, « La philosophie en effet », 191 p. / Geoffrey Bennington, *Interrupting Derrida*, Routledge, « Warwick Studies in European Philosophy », 235 p. *Spirale*, (180), 54–55.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE GLISSEMENT, L'INTERRUPTION

L'EXPÉRIENCE DE LA LECTURE 2. LE GLISSEMENT de Michel Lisse
Galilée, « La philosophie en effet », 191 p.

INTERRUPTING DERRIDA de Geoffrey Bennington
Routledge, « Warwick Studies in European Philosophy », 235 p.

La parution quasi simultanée de ces deux ouvrages portant sur la question de la lecture chez Derrida ne manque pas d'attirer l'attention sur une lacune qui paraîtra rétrospectivement curieuse en regard de l'abondante critique déjà consacrée à tant de facettes du travail du philosophe[1]. Ce n'est pas, bien entendu, que cette question soit complètement absente ou oblitérée, mais on peut se demander avec Michel Lisse et Geoffrey Bennington si les théories de la lecture, qui ont connu une si remarquable efflorescence à partir des années quatre-vingt, ont vraiment pris la mesure, dans toutes ses implications, du déplacement affectant le « *Lire cette pratique…* », comme la pensait si exemplairement Mallarmé, déplacement pourtant nécessairement induit par les analyses derridiennes du concept d'écriture. Comme le rappelle d'entrée de jeu Michel Lisse, la lecture a toujours été perçue, tout au moins dans les traditions métaphysiques occidentales, comme une opération subordonnée, secondaire, longtemps tenue dans une position ancillaire, de soumission[2], au texte. Privilégiant deux motifs particulièrement significatifs et apparemment diamétralement opposés, le glissement, l'interruption (mais le paradoxe n'est qu'apparent justement, tout fait pour mettre en valeur l'appariement de ces deux figures, structurellement liées[3]), ces livres de Michel Lisse et de Geoffrey Bennington se croisent donc et mettent tous deux l'accent quoique par des voies très différentes sur l'importance de la lecture chez Derrida.

Périlleuse expérience

Le premier chapitre de *l'Expérience de la lecture* s'ouvre sur une Genèse palimpseste : « *Un jour, Derrida, en substituant un a à un e, créa la différance qui n'est ni un mot ni un concept et qui, à l'inverse du pharmakon, de l'hymen, du supplément…, n'a pas été empruntée à un autre écrivain, mais forgée par lui-même.* » Prenant pour point de départ cette scène fondatrice où une différance « *s'écrit ou se lit mais […] ne peut s'entendre* », Michel Lisse fait remarquer à juste titre qu'il s'agissait alors tout autant de « *"libérer" l'écriture de la parole* » que de rendre à la lecture « *ses lettres de noblesse* », proposition discrète qui n'a pas fait l'objet d'une attention aussi soutenue que la première. Contre la réduction métaphysique de la lecture à l'écoute qui repose sur les postulats phénoménologiques de l'intention, du vouloir-dire et du sens (comment dès lors écouter le murmure, le bredouillement, le lapsus, le secret?) dont héritent encore pour une très large part les théoriciens de la lecture, Derrida ne cessera au contraire d'associer « *entendre, voir, lire* », et d'insister sur le partage à l'œuvre entre écoute et regard, sur la nécessité de lire à l'« orœil » en faisant travailler autrement le corps lecteur : il s'agit d'« *écoute[r] en regardant* » comme il l'écrit dans *Mémoires d'aveugle,* ou encore, comme le révèle le croisement des langues de « He War » de *Finnigans Wake,* de « *prendre en compte ce qui passe à la fois l'écoute et l'entendement, la lecture à voix haute et la lecture silencieuse, le mutisme qu'il faut entendre et ne jamais passer sous silence* ». C'est dans ce qui passe l'entendement dans ce passage à travers et au travers de la voix, du chant et du timbre que l'on commence à lire avec Derrida.

On devine aisément que la tâche de suivre à la trace ce concept de lecture dans les écrits du philosophe ne sera pas de tout repos, d'autant qu'il y aurait contresens à chercher une « méthode » (quoi qu'en aient dit les lecteurs pressés de la « déconstruction »), encore moins des règles à « appliquer » ou même à « observer » (la lecture n'est plus ici ni herméneutique ni phénoménologique). Il s'agirait plutôt de capter, sous ce mot ancien de lecture, si usé qu'il en devient glissant comme le savon de Ponge (bel objet métonymique, allégorie pas propre du tout de la lecture), les secousses que lui aura imprimées la réflexion de Derrida sur les notions d'auteur, d'œuvre, de signature, de contexte, etc., réflexion ne laissant pas davantage intact ce qu'on croit trouver du côté de la lecture. Car que désigne au juste ce mot? À supposer qu'on sache délimiter les bords de l'œuvre et les stabiliser suffisamment pour admettre qu'il en va encore ici de « perception » et d'« organes » de la lecture (mais lit-on seulement avec les yeux, les mains, et quelle part du corps Psyché étendue, en extension n'y jouerait pas sa partie?), il faut bien commencer par se demander qui lit/est lu (élu) et par qui (ou quoi) dans cette affaire, qui occupe la place du sujet et celle de l'objet, qui affecte d'être le maître d'œuvre et le lieu d'opération, qui est actif et passif sur cette scène, loin de seulement produire des effets pragmatiques, de la communication, encore moins du consensus. Dans la perspective de Derrida, « *Par définition, le lecteur n'existe pas. Pas avant l'œuvre et comme simple "récepteur"* », ni comme subjectivité ou substance autonome : il est au contraire « inventé *par l'œuvre […] c'est-à-dire à la fois trouvé par chance et produit par la recherche* », bref formé par l'œuvre qui lui apprend à contresigner. D'où il s'ensuit que lire ne veut pas dire avant tout comprendre, ni traduire, ni interpréter, cela s'adresse à tout autre chose et tout autrement dans l'œuvre, la lecture ne reposant pas sur « *la preuve, la certitude, mais sur la foi, la croyance* », relevant du témoignage et d'un *peut-être* essentiel.

Lire avec Derrida, ce serait donc faire une tout autre expérience de la lecture, une expérience dont le concept reste lui-même largement à interroger, posé ici moins comme appropriation que comme « *experitur* », c'est-à-dire traversée, endurance, épreuve risquée, « expérilleuse[4] ». Autrement dit, la lecture consisterait à faire l'expérience, à travers apories et obstacles, d'une « force de loi », pour emprunter à un de ses titres, à répondre de et devant la loi de la parole de l'autre. Ce pas critique ne va pas sans interroger radicalement ce qu'il en est dans chaque opération de la lecture, de la violence de son découpage, de sa décision, de sa responsabilité, pour ne rien dire de son invention et de son éthique qui viennent et reviennent toujours à l'autre. Car lire pour Derrida (et la direction de ce « pour » est le signe elliptique, l'emblème même de la lecture), Lisse le rappelle, c'est d'abord « *inviter la parole d'un autre chez soi* », geste qui engage à repenser la valorisation du lieu clos si souvent associé à la lecture (*camera* toujours plus ou moins *oscura*, célèbre cabinet proustien) et à tenir compte que « *Le livre met à mal le chez-soi* », que cette hospitalité ne va jamais sans la menace de l'expropriation, de l'intrusion, de l'effraction. Par ailleurs, la difficulté de faire droit à l'« originalité » de la lecture derridienne, « originalité » toujours préinscrite ou préfigurée, appelée par le texte lu dont il radicalise ou hyperbolise la « Mimique », pour penser à nouveau avec Mallarmé, s'accroît encore du double caractère exemplaire (unique, singulier, irremplaçable) et généralisable (itérable, multiple, substituable) de chaque lecture de Derrida, elle-même lieu d'une réflexivité redoublée, lieu de performativité et d'effectuation des calculs les plus imprévisibles de l'œuvre lue.

Sans se laisser intimider par les ramifications de la question, Michel Lisse propose ici une série de lectures « rapprochées » de plusieurs textes du philosophe, de la *Grammatologie* à *Politiques de l'amitié* et *Spectres de Marx,* soulignant que ce qui vaut pour la lecture « *vaut aussi pour toute forme de décision, qu'elle soit politique, éthique, économique, scientifique, etc.* » et qu'une réflexion sur la lecture, saisie au moment où elle doit trancher entre des

indécidables, comporte « *des enjeux "sociétaux", comme on dit aujourd'hui* » et en fait un exercice en acte de la responsabilité. Dans des analyses aussi précises que patientes, quasi philologiques par la pesée des mots et des nuances de la syntaxe et de l'argumentation derridiennes, Lisse prélève avec une grande sûreté un certain nombre de motifs parmi les plus énigmatiques de la pensée du philosophe, tout en prenant également appui sur les œuvres d'écrivains tels Baudelaire, Proust, Joyce, Kafka, Blanchot, Cortázar et d'autres. Il s'attache ainsi à circonscrire certaines « *règles douces* » de la lecture derridienne (aussi paradoxale l'expression soit-elle), la relation qui la lie à cette « *étrange institution* » de la littérature structurée par le secret, la question de la lisibilité (illisibilité du lisible et lisibilité de l'illisible à penser moins en termes d'opposition que d'échanges chiasmatiques), les rapports intimes de la lecture à la hantise, à la spectralité et au virtuel. C'est sans doute dans le second chapitre, beaucoup plus élaboré, que Lisse cerne avec le plus d'efficacité la double règle à laquelle se soumet Derrida et qu'on pourrait résumer de la façon suivante : « *Il faut à la fois connaître la règle et ne pas s'y tenir* ». Ce principe, prescription (de l') impossible, qui est l'expérience même de la « déconstruction », est également éthique et hospitalité sans réserve à l'autre, comme en auront exemplairement témoigné *Demeure. Maurice Blanchot* et avant *Mémoires. Pour Paul de Man* où Derrida explicitait cette double règle : d'une part, « *le respect pour l'autre, c'est-à-dire son droit à la différence, dans son rapport aux autres mais aussi dans son rapport à soi* », ce qui implique le droit à l'erreur, à la transformation de la pensée ; d'autre part, le refus de toute totalisation interprétative, l'« *éradication du principe herméneutique* », impliquant cette fois d'« *éviter de reproduire en miroir, fût-ce virtuellement,* la logique *du discours [qualifié de totalitaire, fasciste, nazi, raciste, antisémite, etc.] ainsi incriminé* ».

Faisant preuve d'une connaissance très étendue du corpus derridien (il cite tout aussi bien des textes devenus canoniques que des articles non repris en recueil ou des entretiens non encore traduits en français tel l'important « This Strange Institution Called Literature »), Michel Lisse se révèle lui-même très fin lecteur, attentif aussi bien aux déclarations qu'au ton et aux inflexions qui les portent. N'hésitant pas à s'engager dans une paraphrase active qui pourra à l'occasion surprendre, il excelle tout particulièrement à mettre à l'épreuve l'ancien couple fidélité/infidélité de la lecture, il résiste à son rassemblement tout en évitant l'éclatement dans l'analyse, il respecte surtout le texte sans jamais le tenir en respect, bref il donne à lire à son tour et y ajoute du sien par la minutie du commentaire, puisque « *Voilà notre seule chance, minuscule mais toute ouverte* », comme l'écrit Derrida au sujet de Joyce.

Éloge de l'impatience

Autant la lecture de Michel Lisse fait elle-même usage de glissement métonymique (on me pardonnera cet inévitable rapprochement onomastique !), autant celle de Geoffrey Bennington apparaît-elle sous le signe de l'anacoluthe, plus impatiente et nerveuse aussi, réponse à la circonstance et à l'urgence. Les lectures de *Interrupting Derrida* sont en effet plus tranchantes, les points d'attaque des différents textes plus incisifs, les démonstrations constamment préoccupées par la précision (« *accuracy* » et « *acute* » sont de véritables leitmotive ici), mais aussi par la vitesse, le désir d'aller aussi efficacement que possible non pas droit au but, mais « *to the point* », « *to the crux of the matter* » ; ces lectures ne se privent pas d'interrompre au besoin, au risque de l'impolitesse (mais jamais sans humour), le cours souvent débordant de l'argumentation derridienne. Derrida est d'ailleurs à juste titre décrit comme le Maître Interrupteur des textes de la tradition philosophique, mais le mot *Interrupting* dans le titre n'est pas seulement à entendre comme un attribut ou une propriété servant à le caractériser, mais aussi comme le mode, sinon l'acte décrivant le geste même de Bennington lui-même, coupant au vif dans le mouvement de l'œuvre (« *cut into the flow of the work* ») : « *Such interruptions do not attempt to silence or drown out the master's voice, far from it, but to bring out further its own choral vanishings into other voices from the tradition. [...] This type of claim of quasi-identity entails a rethink of what reading is [...]* ».

Ces écrits de circonstance — signalons au passage la superbe analyse de cette expression dans l'« Introduction » où, plutôt que d'en excuser comme c'est l'usage les déficiences, l'auteur souligne au contraire la qualité de variation de ces « stances » —, qui trouvent ici une autre destination, ont pour la plupart été publiés dans des revues ou des ouvrages collectifs, mais Bennington les a colligés dans un dispositif à trois temps aussi élégant qu'économique dont tout lecteur lui enviera la clarté : « Pedagogics », « Allographics » et « Philopolemics ». Dans la première partie, il s'attache à décrire de manière particulièrement articulée et concentrée trois aspects fondamentaux du travail de Derrida touchant au politique, à l'éthique et à la littérature, et il en tire à son tour des manières d'« Introductions » exemplaires, synthèses tout en délicatesse qui ne simplifient aucun enjeu, mais montrent bien l'événement de la décision dans un contexte chaque fois différent : y sont abordés tous les motifs, de la démocratie à la souveraineté du sujet, du parjure à la promesse, qui ont marqué les textes du philosophe ces dernières années. Dans la seconde partie, Bennington met en contact l'œuvre de Derrida avec celles d'autres philosophes, notamment, et de manière insistante, avec celle de Kant à qui il vient de consacrer un livre (*Frontières kantiennes*, Galilée, 2000) : il élabore ici des discussions d'une grande intelligence quant à ce que serait une « application » de la pensée de Derrida à quelque champ que ce soit, analyse magistralement la « *circanalyse* » que celui-ci entretient depuis « Freud et la scène de l'écriture » avec la psychanalyse, traite cette « allographie », tenue comme « *le principe d'une contamination ou prolifération plus générale* », à travers les « politiques de l'amitié » qui lie Derrida avec les pensées de Bataille, Blanchot, Lévinas et Nancy. Dans la troisième partie de l'ouvrage, Bennington s'engage sur un terrain plus polémique, se faisant à la fois amical et provocant à l'endroit de ses collègues lecteurs, Bernard Stiegler, Rodolphe Gasché et Marian Hobson. Chaque fois il met le doigt, avec une logique irréfutable, sur la faille de chaque système de lecture, s'opposant à la « rephilosophisation » de Derrida telle qu'il la retrace chez Gasché, reprochant à Stiegler de rester en chemin (heideggerien) dans son anthropologie phénoménologique de la *tecknè* et de l'émergence de l'« homme », reconduisant toutes les oppositions qu'il critique, saluant dans le livre de Marian Hobson, *Opening Lines*, une véritable ouverture dans les études derridiennes mais remarquant qu'elle retombe, en dépit d'une grande subtilité dans l'analyse, dans une différence inconsistante entre lexèmes et syntaxe qu'elle s'était pourtant employée à déplacer... Nul doute que *Interrupting Derrida* compte à l'heure actuelle pour l'une des critiques les plus astucieuses et les mieux informées du travail de Derrida, proposant une lecture hautement compétente et performative qui entend admirablement l'injonction de Genet : « *Inventez, sinon des mots, des phrases qui coupent au lieu de lier.* »

Du front tout le tour de la tête, extrait, de Chantal duPont, 2000 DR

GINETTE MICHAUD

1. Une livraison double de la revue *Études françaises*, intitulée « Derrida lecteur » (XXXVIII : 1-2, à paraître à l'hiver 2002), fera également écho à cette question.
2. Sous-titre du premier tome de *l'Expérience de la lecture* (Galilée, 1998), dans lequel on trouvait des analyses portant sur les textes de Platon, Descartes, Kant, Hegel, Heidegger, Freud et Lévinas, et s'attachant à montrer, avec Derrida, comment la tradition métaphysique occidentale avait refoulé la lecture en un « *mode dérivé et imparfait de l'écoute et/ou de la vue* ».
3. Comme le confie (entre parenthèses) Derrida dans *Résistances — de la psychanalyse* (Galilée, 1996) : « *Il s'agit donc toujours pour nous de penser comment la coupure peut nouer un lien ou, inversement, comment la liaison peut être l'interruption même...* ».
4. Jacques Derrida, « H.C. pour la vie, c'est à dire », dans *Hélène Cixous. Croisées d'une œuvre*, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Paris, « La philosophie en effet », 2000, p. 123.